

Réunion du groupe Relais Hauts de Seine du 31 mars 2012

Exposé de Monique Durand-Wood

ancien aumônier en établissement psychiatrique, théologienne

« *Nous sommes souvent pris comme boucs émissaires par nos malades psychiques : quel sens pouvons-nous y trouver ?* »

Cet exposé a été fait, lors d'une réunion du groupe Relais des Hauts de Seine.

Voilà un sujet difficile... que vos expériences (témoignages) aideront certainement à clarifier. Il questionne en effet deux notions très larges. Celle de « bouc émissaire ». Et celle du « sens » de cette conduite qui amène à prendre « l'autre » (l'autre à la fois différent et proche) comme cible privilégiée.

« Bouc émissaire ». Regardons d'abord l'aspect collectif.

L'expression renvoie à des comportements universels. On trouve des boucs émissaires dans de nombreuses sociétés et au sein de tous les groupes : familles, écoles, entreprises, nations...

Quelqu'un (ou un ensemble de personnes) se trouve désigné, puis mis à part. Il est ainsi stigmatisé, considéré comme le porte-malheur ou l'ennemi du groupe, désigné comme tel en tout cas, parce que trop « différent » des autres.

Cette « différence » justifie qu'on lui fasse endosser ce qui serait trop lourd à porter pour le groupe, trop étouffant. En particulier la responsabilité des malheurs collectifs.

Je parle là du comportement des groupes ou des nations.

Si c'est un individu, par exemple un malade psychique, qui désigne un bouc émissaire, par exemple un proche (père ou mère, conjoint, fils ou fille), la fonction est la même :

d'abord différencier l'autre – tu n'es plus mon père ou ma mère, tu es le diable, ou tu es une sorcière, – pour lui faire porter le malheur qui m'accable.

Cette attitude peut sembler positive, libératrice pour la personne malade psychique ; il y a des aspects positifs en effet, j'en parlerai.

Mais le fait de désigner un « bouc émissaire », de façon générale, c'est aussi une conduite primaire, non responsable, capable au niveau des nations d'entraîner des dérives terribles. L'histoire en a donné des illustrations. Ce n'est donc pas à encourager.

Pour nous, proches, cela dit, pour savoir comment réagir au mieux quand nous sommes pris comme boucs émissaires par nos malades, il est bon d'essayer de comprendre le processus qui se met en place..

Je reprends donc cette notion.

Le « bouc émissaire » peut être une personne, mais aussi une communauté de personnes, un animal, un « objet », voire une idée, ou un « objet » abstrait. On dira alors : « tout ce qui arrive, c'est la faute aux médias, à Internet, au corps médical, à l'islam, à la religion, à l'Europe, aux idées de mai 68, à la liberté de la presse, etc. Chacun de nous a besoin de temps à autre de désigner des cibles. Nous prenons conscience là, déjà, que la désignation de boucs émissaires est un comportement très répandu..

C'était là mon introduction sur le sujet.

Mon développement – modeste – aura deux parties.

En première partie, j'essaierai d'approcher la fonction du bouc émissaire, tant pour une société

que pour un individu.

Pour cela, j'évoquerai différentes approches : l'approche originelle, qui vient de la Bible, de l'Ancien Testament ; puis d'autres approches, très résumées qui peuvent être parlantes aujourd'hui pour nous : approche sociologique, approche philosophique de René Girard, approche psychologique succincte.

En deuxième partie, j'aborderai plus précisément la relation entre le malade psychique et le proche quand le premier, la personne malade, prend le second pour « bouc émissaire », soit pour le responsable de tous ses maux.

Je n'aurai pas de recette à donner, mais quelques timides pistes à proposer pour, je l'espère, aider à trouver « du sens » à cette conduite. Cette période pré-pascale où nous sommes devrait nous y aider puisque Jésus-Christ, comme l'on sait, a fait figure de « bouc émissaire » par excellence.

Origine biblique

L'origine de l'expression « bouc émissaire » vient de la Bible. Plus précisément du Livre dit Le Lévitique, qui décrit les rites sacrificiels dans l'ancien Israël.

Le « bouc émissaire » se réfère à la cérémonie juive de l'Expiation, au cours de laquelle un bouc était symboliquement chargé de toutes les fautes et de tous les malheurs d'Israël.

Le prêtre posait ses deux mains sur la tête du bouc. De cette manière, il transmettait symboliquement à l'animal toutes les fautes commises par le peuple.

Ensuite, le bouc était chassé au désert afin de détourner la malédiction divine. Il était envoyé le plus loin possible, tel un « émissaire » afin de perdre et disséminer dans l'étendue désertique les péchés commis par Israël. Voir Lv 16,7-10.

Le Nouveau Testament a rejoint un peu ce sens avec le sacrifice de Jésus. Mais avec, entre autres, cette différence essentielle :

Jésus, « agneau de Dieu qui porte le péché du monde », est en même temps complètement innocent, « sans péché », et consentant pour l'expiation. Il s'offre, et cette offrande qui nous libère, qui nous délivre de nos propres fautes, fait partie de sa mission. En outre, ce « sacrifice d'expiation » est réalisé « une fois pour toutes », il n'y aura pas à y revenir, et cela pour l'ensemble de l'humanité. J'y reviendrai, mais nous pouvons retenir, ici, cette idée de libération et de délivrance.

Approche sociologique ou générale

Avec le sacrifice de Jésus déjà, le « bouc émissaire » avait pris un sens figuré.

C'est avec ce sens figuré, je l'ai indiqué, que des « boucs émissaires » seront désignés à toutes les époques et sous tous les cieux, dès qu'apparaîtra un problème collectif de grande ampleur, une épidémie, une catastrophe naturelle, une famine, à vrai dire – et cela nous concerne aussi – tout phénomène que l'on ne parvient pas à expliquer et qui renvoie à une culpabilité ou à une malédiction. Qu'avons-nous fait pour recevoir cette malédiction, ce fléau ? Nous ne voyons pas, ou nous ne voulons pas voir. C'est donc la faute d'un autre, d'autres. Exemple de la « peste noire » dans une partie de l'Europe, au 14ème siècle, attribuée aux Juifs.

Cet autre désigné comme fautif sera souvent un individu accessible à la souffrance, sensible, un être déjà plus ou moins persécuté, victime, vulnérable – et qui peut devenir un souffre-douleur – ou bien un groupe minoritaire : Juifs, mais aussi Tziganes, immigrés de toutes sortes.

Ce peut être aussi, aujourd'hui, « les jeunes » ; ou bien « les vieux » qui nous mangent nos retraites et sont causes du déficit de la sécurité sociale... tout groupe ou individu auquel on peut, sans risque de représailles, attribuer injustement des malheurs ou des fautes.

Cette notion d'injustice est importante. Depuis le sacrifice de Jésus, l'innocent exemplaire, le bouc émissaire est toujours considéré, du point de vue extérieur au groupe, comme victime d'une injustice.

Cette désignation d'un « bouc émissaire » permet à une société (ou à un proche malade) de « se laver de toutes ses fautes », et ainsi de se purifier et de se sentir plus fort ».

C'est, disent les sociologues, « un des plus puissants mécanismes de défense des sociétés primitives ». On parle de conduite archaïque.

Faire endosser la faute à quelqu'un d'autre, voire à une communauté, permet selon eux « d'éviter les bonnes questions que l'on doit se poser à soi-même et la recherche des responsabilités ».

Ceci est plutôt l'approche générale. Entre une personne malade psychique et un proche, un parent, d'autres éléments entrent en jeu.

Approche philosophique de René Girard

Dans un livre, paru en 1982, qui s'appelle « *Le bouc émissaire* », René Girard parle d'un phénomène qu'il nomme le « triangle mimétique ». C'est un peu compliqué, je vais tâcher de résumer et de simplifier. Pour René Girard, à la base des relations entre proches (entre frères et entre soeurs principalement, mais pas seulement), il y a toujours rivalité.

Que l'on se rappelle l'histoire des deux premiers frères, Caïn et Abel... Cette rivalité s'exprime par l'envie, la jalousie, et les sentiments d'infériorité de l'un par rapport à l'autre. Caïn se plaint à Dieu de ce que l'offrande d'Abel est mieux agréée que la sienne. Il est jaloux d'Abel, il éprouve des sentiments d'infériorité par rapport à lui, et ses frustrations entraînent sa violence. (Une violence extrême en ce cas précis).

[Selon René Girard, A se persuade que B a plus de chance que lui, plus de talent, plus d'équilibre psychique, plus de force, de puissance, de maîtrise de son comportement ; B est donc un modèle pour A, mais en même temps il est vu comme un ennemi car sa force supposée me révèle ma faiblesse... Je le hais car il a ce que je n'ai pas, par exemple des « outils » pour résoudre ses problèmes. Il est « béni » tandis que j'ai le sentiment d'être « maudit »].

On voit cela aussi dans certains contes, dans Cendrillon notamment : les deux soeurs aînées jalourent la cadette – elle a « quelque chose », une beauté, une royauté innée, que n'ont pas les deux autres – et celles-ci, consciente de leur manque à cet égard, font de leur jeune soeur un souffre-douleur. Elles la persuadent qu'elle ne vaut rien, qu'elle est souillon et méprisable. Elles l'obligent à revêtir des haillons, sans savoir – ou peut-être en sachant trop bien mais en ne le supportant pas – que sous les haillons sommeille une princesse.

On a là, avec les exemples de souffre-douleur, une version du « bouc émissaire ».

Certes, ces histoires de « boucs émissaires » nous choquent ; à juste titre. Nous en ressentons le caractère injuste. Nous avons en mémoire, au regard de l'histoire de l'humanité, des lynchages, des pogroms, des génocides, commis avec cette volonté de culpabiliser l'autre pour ne pas voir ses propres insuffisances ou faiblesses... de chercher ailleurs qu'en soi-même la faute qui attire la colère des dieux ou de Dieu.

La fonction ancienne du « bouc émissaire », malgré son aspect révoltant, avait toutefois des aspects positifs. Nous pourrions retrouver ces aspects plus favorables dans le comportement de nos proches malades. (Voir plus loin).

René Girard souligne ces aspects positifs. Pour énoncer sa théorie du « bouc émissaire », il remonte à l'origine biblique, mais il élargit la notion. Dans son livre « *La violence et le sacré* », il montre comment la désignation du bouc émissaire et son éloignement permettent d'apaiser symboliquement les pulsions agressives – et ainsi de se préserver soi-même et de préserver la collectivité. Le « bouc émissaire » sert ainsi d'exutoire. La grande menace, en effet, c'est la violence collective, qui déborde

le groupe (ou l'individu).

Dans les sociétés anciennes, en particulier, la désignation d'un « bouc émissaire » permettait d'exclure la violence - intérieure à la société - vers l'extérieur de cette société.

La violence de l'acte exercé contre un seul – un vrai bouc, en l'occurrence, ou parfois contre des hommes désignés pour représenter un groupe, cette violence exercée à titre individuel était là pour empêcher une escalade de la violence (d'où le typage des victimes). C'est un principe de « moindre violence ». Exemple des Horaces et des Curiaces, ou Rome contre Thèbes (*Horace*, Corneille).

Ainsi, avec la fonction de « bouc émissaire » érigée en rite, on avait, toujours selon René Girard un mécanisme régulateur de violence.

Le problème, même sous ce jour plus positif, c'est que ce mécanisme est temporaire. Les rivalités ne sont jamais vraiment éteintes, l'envie, la jalousie reviennent, ainsi que le sentiment d'avoir moins que l'autre, d'être plus fragile ou moins doué... d'où, de nouvelles frustrations puis de nouvelles violences. La paix du groupe, obtenue par le sacrifice du « coupable » désigné, reste éphémère. Seul Jésus, en s'offrant lui-même, a donné à ce type de sacrifice un caractère définitif.

Approche psychosociale, théorie de Dollard

Le psychosociologue Dollard part des sentiments à l'intérieur d'un groupe.

Le groupe, bien qu'il semble former, extérieurement, une unité (équipe de foot, classe de 6ème d'un collège...), est composé d'individus différents, ce qui crée des tensions en lui-même.

Afin de supprimer ces tensions porteuses de violence, le groupe va désigner une personne pour servir de « bouc émissaire ». Ainsi, les autres membres du groupe, même s'ils étaient rivaux entre eux, pourront à nouveau s'unir ou se réunir en expulsant l'un de leurs membres (ou en le traitant en souffre-douleur).

J'ai trouvé cette approche intéressante car la personne malade psychique, même si elle est un individu et non un groupe, a souvent le sentiment d'être habitée par plusieurs personnalités.

La vie psychique d'un malade schizophrène, par exemple, peut devenir tellement chaotique que les tensions intérieures sont très fortes, voire ingérables. L'unité de la personne, dans la schizophrénie, est très difficile à réaliser. On peut se demander alors si la désignation d'un « bouc émissaire », pour le schizophrène, (comme pour le groupe composé d'éléments hétérogènes), ne marque l'espoir de retrouver une unité intérieure.

Autre aspect développé par ce psychosociologue : le détournement de l'agressivité non pas vers un vrai coupable, mais vers une personne plus sensible à l'attaque, plus accessible à la culpabilité, comme je le disais. Quelqu'un qui n'osera pas se défendre, mon père, ma mère, ou s'il s'agit d'un groupe, une minorité déjà fragilisée...

Exemple classique : mon supérieur hiérarchique m'a fait des reproches, il n'a pas apprécié tout le travail que j'ai accompli pour lui, je me sens amoindri et frustré et j'ai très envie de l'agresser : mais ce n'est pas possible de l'agresser lui ! « Il est trop fort - La source – mon chef – est inaccessible », ou alors je perds mon emploi. Je vais donc détourner mon agressivité vers une cible plus facile : ma femme, mes enfants, mon chien...

Approche individuelle – malade psychique et proche

Pourquoi devient -on bouc émissaire ?

Généralement, parce qu'on est différent. On est sensible, atypique, très petit, très gros ou très myope. Dans le cas plus précis d'un malade psychique et d'un proche, on est à la fois différent – ne serait-ce qu'en étant en relative bonne santé – et proche, trop proche, pas assez différent : puisque tu es si proche, semble dire le malade qui vous accuse, tu aurais dû me préserver de ce désordre qui est dans ma tête. Tu aurais dû me communiquer ta force, ton équilibre. Tu aurais dû t'occuper de moi autrement, empêcher les forces du mal de m'approcher... Tu ne l'as pas fait, c'est donc que ces forces du mal sont en toi... Et il vous traite de « satan », de « sorcière », de « diable », de démon »... C'est vous qui incarnez le mal.

Au moins, ce mal est-il alors à l'extérieur de lui-même, et vous tombez bien, vous qui êtes là, proche, tout proche, et vulnérable parce que aimant. Votre amour vous rend vulnérable. Comme disponible pour endosser les causes du mal ou de la maladie.

Comment on est désigné comme bouc émissaire

Pour masquer les vraies causes du mal, mais surtout cette culpabilité qui monte chez la personne malade psychique face au désordre psychique qui l'assiège. La personne malade, en effet, se sent coupable d'être malade, chaotique, halluciné, délirant... surtout, donc, dans la maladie psychique.

Il existe une culpabilité très forte, peu évidente pour les parents et frères ou soeurs mais réelle, par rapport à la maladie psychique. « C'est parce que j'ai péché que je suis là ? » Question souvent posée aux membres des aumôneries d'hôpitaux psychiatriques.

Or le choix par le malade d'un bouc émissaire, un proche qui plus est, un parent, évite à la personne malade de sombrer dans cette culpabilité. Cela semble avoir l'avantage, en outre, de supprimer le désordre. Son désordre intérieur. Pour un temps.

Cela le rassure aussi et ce point est important : le malade, désormais, a une explication à ses difficultés. Et puis, cette focalisation sur un autre, un autre désigné comme coupable, regroupe en lui, rassemble, réunit ses tendances contradictoires : tout son monde intérieur, en étant ligué contre l'ennemi fictif, retrouve au moins partiellement un semblant de cohésion.

« Bouc émissaire » : comment réagir ?

D'abord, ne pas considérer que le malade psychique a tout faux, qu'il est forcément dans la haine et le rejet, lorsqu'il nous prend pour cible. Je sais, c'est difficile de se dire cela. Mais il est certainement utile, pour la suite de la relation avec lui, de ne pas se poser en victime outragée.

Justement, parce que notre faiblesse rassure le malade, il est bon de ne pas vouloir se montrer invincible, inaccessible, irréprochable

Et en même temps, il n'est pas acceptable, même si l'on se sent coupable, de se laisser désigner comme tel. On sent bien qu'il y a là une injustice.

Ce proche que j'aime, que je soutiens envers et contre tout, qui m'amène à poser des actes très douloureux, comme remplir et signer une H.D.T., qui bouscule toute mon existence, voilà que c'est moi qu'il accuse de tous ses maux !

Voilà une conduite difficile à tenir : rester ferme devant l'accusateur, et en même temps abordable et à l'écoute de ce qu'il dit.

Ce qui peut aider

Une première chose : tâcher de comprendre ce phénomène archaïque et universel du « bouc émissaire » et comment mon proche s'en est emparé.

Comprendre cette nécessité qu'il a d'attribuer son mal (son chaos) à une cause extérieure. J'ai donné quelques maigres pistes tirés des récits d'origine et des sciences humaines. Mais nous sommes particulièrement aidés, comme chrétiens, avec des références solides. J'en citerai plusieurs.

Prenons d'abord tous ces « démons » qui circulent dans les évangiles. Que sont-ils donc, ces « démons » croisés par Jésus au long de sa route, sinon des « causes extérieures » (des boucs émissaires) en quelque sorte, quoique logées à l'intérieur des malades, de leurs maladies ?

Toutes ces appellations que j'ai mentionnées, dont les malades psychiques affublent souvent leurs proches, « sorcière », satan », etc. ne sont pas différentes des « démons » de l'Évangile auxquels Jésus parlait sans sourciller... Il a un « démon » en lui, disaient les proches, ou bien, « un esprit impur s'est logé dans sa tête ». Et Jésus prenait au sérieux ces présences ressenties comme intruses par les malades, et qui faisaient que le malade ne s'identifiait pas à sa maladie.

Il apostrophait ainsi le « démon » : « Va-t-en ! Sors d'ici ! »

Bien sûr, nous ne pouvons guère en faire autant. Mais nous pouvons le dire en nous-même au « démon » qui peut-être s'infiltrer en nous : « Va-t-en ! Sors d'ici. »

Ainsi, je le crois, un malade qui vous traite de sorcière ou de diable évite de la sorte de s'identifier à sa maladie... C'est déjà un point positif. Entendre, donc, qu'il s'agit là provisoirement pour le malade d'un mécanisme de défense.

Bien sûr, il est naturel de se sentir blessé ou bien outragé. On peut se demander où est passé l'amour filial ou fraternel, s'il reste de l'amour entre nous, de toute la tendresse échangée naguère. Pourtant non, il n'est pas mort, cet amour. La tendresse d'autrefois n'a pas disparu, elle ne s'efface pas ainsi.

Il faut se rappeler qu'il y a presque toujours, chez une personne malade psychique, une forte ambivalence à l'égard de ses proches.

Il aime et il rejette. Il cherche la protection, mais il fuit la confusion. Il régresse, redevient un enfant vulnérable, et en même temps cherche à sortir de votre zone d'influence.

Il est soumis à sa maladie, et pourtant il voudrait être libre. Il se sent coupable, mais il sait qu'il n'est pas coupable de ses maux, qu'il n'a pas choisi d'être malade... Par dessus tout il a besoin de cohérence. D'ordre intérieur. Même au prix de l'injustice.

Ce qui peut aider la relation future, c'est de rester ferme. Ne pas s'effondrer.

Surtout, de ne pas se montrer ou se croire victime. On n'en sortirait plus. Ni lui ni moi.

Il semble judicieux de reconnaître devant le malade, sans faire acte d'allégeance, que l'on a des faiblesses, que l'on est imparfait, tout en affirmant clairement que l'on a aucune intention mauvaise. Montrer du respect, et demander le respect.

Compatir, certes, mais humainement et sans complaisance : non, mon fils, ma fille, je ne suis pas « une figure du mal ». Je ne suis pas non plus un ange, je fais ce que je peux.

Ex : « Tu es bien content de trouver la *sorcière* pour s'occuper de ton logement ».

Regarder encore le comportement de Jésus dans plusieurs circonstances.

Ainsi, dans ce récit particulièrement, lorsque des Pharisiens le traitent de diable justement, et pas n'importe lequel puisqu'il s'agit de Beelzebuth...

Entendre la réponse de Jésus : « *Un royaume divisé contre lui-même s'effondre...* »

Autrement dit, traiter quelqu'un de diable, cela ne tient pas debout, et particulièrement quand ce quelqu'un accomplit *des oeuvres bonnes*, des oeuvres de guérison. L'accusation d'être un « diable »

n'est pas cohérente avec ce que les Pharisiens voient des oeuvres accomplies par Jésus.

De même, si votre fils ou fille vous traite de diable ou de diablesse, ce n'est pas cohérent avec ce qu'il ou elle vous voit faire pour lui.

Jésus ne traite pas les Pharisiens de « malades », il ne se plaint pas non plus d'être victimisé, il leur fait voir simplement (mais le peut-on avec des personnes malades ?) qu'ils ne sont pas cohérents avec eux-mêmes.

A un autre moment encore, après l'intervention de Jésus dans la synagogue de Nazareth, des Pharisiens veulent l'emmenner en haut d'une montagne pour le précipiter en bas.

Ils veulent le faire mourir car ils ne supportent pas la grâce qui vient de ses paroles (réf.)

Ils l'emmenent, donc. « *Mais lui, dit le texte, passant au milieu d'eux poursuivit son chemin.* »

Il s'est laissé emmener par eux mais pas jusqu'au bout, pas jusqu'à la précipitation dans le vide, jusqu'à un certain point seulement.

Quel sens trouver à cette conduite, pour le proche, pour soi-même

Chacun(e) pourra peut-être s'exprimer là-dessus. Nous ne donnons pas tous le même sens.

Le sens, pour des chrétiens, c'est la parole de Jésus et son comportement qui le donnent. J'en ai cité quelques exemples. Mais c'est tout le sens de Pâques.

En ce temps pré-pascal, il y a une méditation toute prête, en quelque sorte.

C'est celle des événements de la Passion.

Jésus est « le bouc émissaire » par excellence. Il accepte ce « rôle », ou plutôt cette mission, parce qu'il est nécessaire de délivrer l'humanité de sa culpabilité afin qu'elle puisse entamer un nouveau chemin. C'est cela la Bonne Nouvelle : le Royaume est tout proche, si l'on accepte de prendre ce chemin.

Certes, il reste du travail à faire pour que la culpabilité ne nous paralyse plus.

Par ailleurs, nous restons responsables de nos actions. De même, le malade, bien que malade, doit rester en partie responsable de lui-même (ne serait-ce qu'en toute petite partie) en tout cas ne pas rejeter la responsabilité qui lui incombe sur un autre.

Jésus-Christ, par son « sacrifice », nous entraîne sur un chemin qui mène au-delà des blessures de l'amour. Il nous conduit vers un Amour plus grand qui enveloppe toute l'humanité.

Méditer l'attitude de Jésus, non pas pour l'imiter : nous n'avons pas à nous offrir en sacrifice, cela n'aurait pas le même sens. Mais pour le sentir proche de chacun de nous, malade et parent, en cette épreuve de la vindicte qu'il a vécue de façon radicale. Il n'avait pas le désir d'être une victime, au contraire, mais la volonté de nous emmener au-delà de l'épreuve. Vers la Vie.